

LA PENSÉE STRAIGHT

Monique Wittig

Notes de l'édition Balland¹

Je remercie de tout cœur Marie-Hélène Bourcier et Suzette Robichon-Triton pour l'énergie et la somme de travail qu'elles ont investies dans la réalisation de cette édition.

L'introduction a été révisée par Monique Wittig.

« La Révolution d'un point de vue » est l'avant-note, révisée pour la présente édition, de l'introduction de Louise Turcotte à *The Straight Mind And Other Essays* (Boston, Beacon Press, 1992).

« Wittig la politique » est la préface de Marie-Hélène Bourcier à la présente édition dont elle a assuré la coordination.

« La Catégorie de Sexe » a été traduite par Marie-Hélène Bourcier. Ce texte est initialement paru en anglais sous le titre « The Category of Sex » dans *Feminist issues*, vol. II, n°2 (printemps 1982), et a été repris dans *The Straight Mind And Other Essays*. [Le texte français a été revu par l'auteur pour la présente édition.]

« On ne naît pas femme » est initialement paru en français, dans *Questions Féministes* n°8 (mai 1980), puis en anglais, sous le titre « One Is Not Born a Woman », dans *Feminist Issues*, vol. I, n°2 (hiver 1981), version reprise dans *The Straight Mind And Other essays*. [Le texte français a été revu par l'auteur pour la présente édition.]

« La Pensée Straight » a d'abord fait l'objet d'une communication en anglais dédiée aux lesbiennes américaines, à New York, en 1978. Cet article est initialement paru en français dans *Questions Féministes* n°7 (1980), puis en anglais, sous le titre « The Straight Mind », dans *Feminist Issues*, vol. I, n°1 (été 1980), version reprise dans l'édition américaine *The Straight Mind And Other Essays*. [Le texte français a été revu par l'auteur pour la présente édition.]

« À propos du contrat social » a fait l'objet d'une communication lors des Rencontres internationales sur les cultures gay et lesbiennes, organisées par les Revues parlées du centre Georges Pompidou, les 23 et 27 juin 1997. Ce texte a été publié dans le recueil *Les Études gay et lesbiennes* (Didier Eribon (dir.), Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 1988). Cette version est une réécriture de « On the Social Contract », initialement paru en anglais dans *Feminist Issues*, vol. IX, n°1 (printemps 1989), et reprise dans *The Straight Mind And Other Essays*.

« Homo sum » a été traduit par Marie-Hélène Bourcier. Ce texte est initialement paru en

¹ NdE : Bous reproduisons ici la note préliminaire ouvrant la première édition de *La pensée Straight* aux Éditions Balland, en 2001, ainsi que les remerciements de Monique Wittig.

anglais, sous le même titre, dans *Feminist Issues*, vol. X, n°2 (été 1990), et repris dans *The Straight Mind And Other Essays*. [Le texte en français a été revu par l'auteur pour la présente édition.]

« Paradigmes » a été traduit par Marie-Hélène Bourcier, à partir de la traduction en anglais de Georges Stambolian, parue dans *Homosexualities and French Literature* (Georges Stambolian et Elaine Marks (dir.), Cornell University Press, 1979), le texte original français ayant été perdu. [Il a été revu par l'auteur pour la présente édition.]

« Le Point de vue, universel ou particulier » a été publié initialement en français comme Avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes (Paris, Flammarion, 1982). Ce texte a été publié sous le titre « The Point Of View : Universal or Particular » une première fois en anglais dans *Feminist Issues*, vol. I, n°1 (été 1980) et repris dans *The Straight Mind And Other Essays*.

« Le Cheval de Troie » a été initialement publié sous le titre « The Trojan Horse », dans *Feminist Issues*, vol. IV, n°2 (automne 1984) et repris dans *The Straight Mind And Other Essays*. Il est paru en français, traduit par Marthe Rosenfeld, dans *Vlasta*, n°4, Paris, mars 1985.

« La Marque du genre » est parue en anglais, sous le titre « The Mark of Gender » dans *Feminist Issues*, vol. V, n°2 (automne 1985) ; ce texte a été repris dans *The Straight Mind And Other Essays*.

« Quelques remarques sur Les Guérillères » a été initialement publié en français dans *L'Esprit Créateur*, revue de l'université d'Arizona, vol. XXXIV, n°4, hiver 1994.

« Le Lieu de l'action », publié initialement en français dans la revue *Digraphe*, n°32 (1984), figurait dans l'édition américaine de *The Straight Mind And Other Essay*. Il n'a pas été repris dans la présente édition selon le souhait de l'auteur et figure dans *Le Chantier Littéraire* (Paris, P.O.L., 1999).

Introduction

L'hétérosexualité est le régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'esclavagisation des femmes. Cette idée pour moi incontournable se dégage peu à peu des essais politiques de ce recueil. Dans une situation désespérée comparable à celle des serfs et des esclaves, les femmes ont le « choix » entre être des fugitives et essayer d'échapper à leur classe (comme le font les lesbiennes), et/ou de renégocier quotidiennement, terme à terme, le contrat social. Il n'y a pas d'autre moyen de s'évader (car il n'y a pas de territoire, d'autre rive du Mississippi, de Palestine, de Libéria pour les femmes). La seule chose à faire est donc de se considérer ici même comme une fugitive, une esclave en fuite, une lesbienne. Il faut s'attendre à ce que mon point de vue paraisse brutal et ce n'est pas étonnant si on considère qu'il a contre lui des siècles de pensée. Pour comprendre ce qui se passe vraiment, il faut sortir des sentiers battus de la politique, de la philosophie, de l'anthropologie, des « cultures ». Ensuite, il se pourrait que l'on doive se passer du magnifique instrument de la dialectique, parce qu'il ne permet pas de concevoir l'opposition entre hommes et femmes en termes de conflit de classe.

Il faut comprendre que ce conflit n'a rien d'éternel et que pour le dépasser, il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d' »homme « et de « femme ».

L'adialectique nous a fait faux bond. C'est la raison pour laquelle la compréhension de ce que sont le « matérialisme » et la matérialité nous appartient. Je vais citer une liste de quelques noms, les noms de celles sans qui je n'aurais pas eu le pouvoir d'attaquer le monde straight sur un plan conceptuel. Nicole-Claude Mathieu, Christine Delphy, Colette Guillaumin, Paola Tabet, Sande Zeig, par ordre de publication, ont été mes influences politiques les plus fortes pendant la rédaction de ces essais.

Mathieu a été la première à établir les femmes comme entité sociologique et anthropologique dans les sciences sociales, c'est-à-dire à les considérer comme un groupe à part entière et non comme les annexes des hommes. Elle est à l'origine de ce qu'elle a appelé l'anthropologie des sexes. Mais Mathieu est aussi bien philosophe qu'anthropologue dans la tradition française. Son essai sur la conscience est incontournable. En procédant à une analyse de la conscience opprimée – ce qui ne veut pas dire aliénée – elle établit le maillon manquant dans l'histoire de la conscience. Nous devons à Delphy la dénomination de « féminisme matérialiste » et une modification du concept marxiste de classe dont elle a montré l'obsolescence à partir du moment où il ne tient pas compte d'un type de travail qui n'a pas de valeur d'échange, un travail qui représente les deux tiers du travail à l'échelle mondiale selon les chiffres récents des Nations unies.

Guillaumin a transformé notre approche du matérialisme et de la matérialité au point de la rendre

méconnaissable. Ce que nous avons appelé matérialisme jusqu'ici est très loin de la marque, puisque l'aspect le plus important de la matérialité n'a jamais été pris en compte. Il y a l'effort physique et mental propre à un type de travail qui est simplement un service physique rendu à une ou plusieurs personnes sans compensation ou salaire et à la fois les implications physiques et mentales d'un type de travail qui prive la personne toute entière d'elle-même, nuit et jour. Mais Guillaumin est plus connue pour avoir défini l'oppression des femmes dans sa double dimension : l'appropriation privée par un individu (un mari ou un père) et l'appropriation collective de tout un groupe, les femmes, les individus célibataires y compris, par la classe des hommes. Le « sexage », en d'autres termes. Si vous n'êtes pas mariée, vous devrez être disponible pour soigner les malades, les plus âgés, les faibles (comme le font les religieuses et aux USA les travailleurs volontaires), qu'ils fassent partie ou non de votre famille.

En travaillant sur l'anthropologie des sexes, Tabet a établi le lien qui existe entre les femmes qui font l'objet de l'appropriation collective. Dans ses derniers travaux sur la prostitution plus particulièrement elle montre qu'il existe une continuité entre celles que l'on appelle prostituées et les lesbiennes en tant que classe de femmes qui ne font pas l'objet d'une appropriation privée mais qui sont encore collectivement l'objet de l'appropriation hétérosexuelle.

Zig, avec qui j'ai écrit le *Brouillon pour un Dictionnaire des Amantes* et la pièce de théâtre *Le Voyage sans Fin* m'a fait comprendre que les effets de l'oppression sur le corps – lui donnant sa forme, ses gestes, son mouvement, sa motricité et même ses muscles – trouvent leur origine dans le domaine abstrait des concepts, les mots qui les formalisent. Je pense à son travail d'acteur et de réalisateur quand je dis (dans « La Marque du genre ») que « les corps des acteurs sociaux sont formés par le langage abstrait aussi bien que par le langage non abstrait ».

Il y a encore beaucoup d'autres noms moins importants que je n'ai pas mentionnés (Colette Capitan, Monique Piazza, Emmanuelle de Lesseps, Louise Turcotte, Danièle Charest, Suzette Robichon-Triton, Claudie Lesselier, etc.). mais je n'énumère que les personnes qui ont eu une influence directe sur la rédaction de ces essais.

Ce recueil comporte deux parties. Comme je l'ai déjà indiqué, la première est une réflexion politique. Avec l'essai intitulé « La Catégorie de sexe », je veux montrer que le sexe est une catégorie politique. Le terme de *gender* utilisé en Angleterre et aux États-Unis me paraît imprécis. L'essai intitulé « On ne naît pas femme » tente d'établir un lien entre les femmes qui luttent pour les femmes en tant que classe, contre l'idée de la femme en tant que concept essentialiste. Dans « La Pensée straight », j'esquisse les contours d'une pensée qui, au cours des siècles, a construit l'hétérosexualité comme un donné. « Le Contrat social » discute l'idée selon laquelle il y a une solution au-delà du contrat social hétérosexuel. « Homo sum » est consacré à la pensée politique et au futur de la dialectique.

Dans la seconde partie de ce recueil, je parle de ce qui m'importe le plus : l'écriture. Mon premier livre, *L'Opoponax*, a été soutenu par le nouveau roman, une école d'écrivains que j'ai toujours admirés pour la manière dont ils ont révolutionné le roman et leur défense de la littérature en tant que littérature. Ils m'ont appris ce qu'est le travail. Dans « Le Point de vue, universel ou particulier », j'aborde le problème d'une œuvre artistique dont les formes littéraires ne peuvent être perçues parce que le thème de l'œuvre (ici l'homosexualité) prédomine. Dans « Le Cheval de Troie » il est question du langage comme matériau brut pour l'écrivain et de l'impact violent que peuvent avoir des formes littéraires quand elles sont novatrices. Cet essai a été développé dans un livre en voie de publication que j'appelle *Le Chantier littéraire*².

Dans « La Marque du genre », j'analyse la signification du genre et comment il est l'index linguistique de l'oppression matérielle des femmes.

« Quelques remarques sur *Les Guérillères* » entrent dans la fabrication du livre.

Différentes revues ont participé à la publication de ces textes sur le nouveau matérialisme. La

2 NdE : Monique Wittig, *Le Chantier Littéraire*, Paris, P.O.I., 1991.

première a été *Question Féministes* dont le collectif m'a invité à les rejoindre lorsque je suis venue pour la première fois aux États-Unis. À l'époque, je préparais une série de séminaires pour le département de français de l'université de Berkeley en Californie. Il me semblait qu'une évolution épistémologique était nécessaire dans l'analyse de l'oppression des femmes. C'est à ce moment-là que j'ai rejoint avec enthousiasme ce groupe dont les membres travaillent dans le même sens.

La parution de *Feminist Issues* a commencé à Berkeley quelques années plus tard pour publier les textes féministes matérialistes et leur collectif m'a demandé de devenir leur conseiller à la rédaction. En dépit du conflit que nous avons en France sur la question lesbienne, les rédactrices en chef de la revue (Mary Jo Lakeland et Susan Ellis Wolf) ont décidé que cette question non seulement ne ferait pas de tort à la revue mais qu'elle recevrait aussi l'attention qu'elle méritait dans un cadre international.

Amazones d'Hier, lesbiennes d'Aujourd'hui est publié à Montréal à l'initiative de lesbiennes radicales telles que Louise Turcotte et Danièle Charest qui ont admis à la fois la nécessité de la théorie féministe matérialiste et le besoin d'aller plus loin dans la théorie et les luttes.

Monique Wittig, Tucson, 2001.

La révolution d'un point de vue

S'il est un nom qui est associé au Mouvement de libération des femmes, c'est bien celui de Monique Wittig. Sa renommée est due très largement à son œuvre littéraire, d'ailleurs traduite en plusieurs langues. Si Monique Wittig est un écrivain marquant de la seconde moitié du XX^e, nul doute que ses textes théoriques en font aussi un des plus grands penseurs contemporains.

Bien sûr, il est impossible de limiter l'influence de Wittig à un seul domaine, que ce soit la littérature, la politique ou la théorie. Sa pensée les traverse tous. C'est justement cette multidimensionnalité qui donne tant d'importance à son travail. Mais on a beaucoup écrit sur son œuvre littéraire, trop peu encore sur sa pensée théorique et politique. Puisque j'ai eu cette chance d'avoir côtoyé Monique Wittig depuis le début des années 1970, je voudrais lui rendre un témoignage politique.

En effet, s'il est possible de témoigner des répercussions immédiates de sa pensée, il est par contre plus difficile de mesurer son influence à long terme, notamment dans l'histoire des luttes pour la libération des femmes. Car ses essais bouleversent radicalement plusieurs des prémisses que la théorie féministe contemporaine a mises en avant. Je parlerai ici de cette révolution conceptuelle.

En 1978, à la rencontre annuelle du Modern Language Association à New York, quand Monique Wittig termina sa conférence « La Pensée straight » par « les lesbiennes ne sont pas des femmes », l'accueil chaleureux fut tout de même précédé d'une seconde de stupéfaction et de silence. Quand ce texte fut publié deux ans plus tard dans la revue française *Questions Féministes*, cette stupéfaction se transforma, même chez les féministes les plus radicales, en une pression politique pour qu'une note soit ajoutée : il valait mieux « adoucir » la conclusion. On ne pouvait concevoir à ce moment-là une telle perspective. C'est dire qu'une page de l'histoire du mouvement féministe venait d'être tournée par celle-là même qui en avait été une des principales instigatrices en France. Quelle est donc cette page qui a été tournée ? Pourquoi ne peut-on plus voir la lutte des femmes de la même façon ? C'est que, justement, « le point de vue » s'est déplacé.

Depuis le début du siècle, toutes les luttes – de la défense des « droits des femmes » à l'analyse féministe de « l'oppression des femmes » - toutes portaient du « point de vue des femmes », cela allait de soi. Cette analyse s'est affinée au cours des années, s'est séparée en « tendances » comme cela se passe pour les mouvements de libération, mais jamais ce consensus de base n'avait été interrogé. Il semblait d'ailleurs incontestable. Et voilà que cette affirmation, « les lesbiennes ne sont pas des femmes », viendra bouleverser tout un mouvement tant sur les plans théoriques que politiques.

S'appuyant sur les concepts du féminisme matérialiste et radical dont celui de « classes de sexes »,

Wittig remettra en question un point fondamental encore jamais contesté par le féminisme : l'hétérosexualité. Cette hétérosexualité n'est plus seulement considérée comme une sexualité mais bien comme un régime politique. Jusqu'alors le féminisme analysait le « patriarcat » en tant que système fondé sur la domination des hommes sur les femmes. Mais les catégories elles-mêmes, « homme » et « femme », on ne les avait pas réellement questionnées. Ici, « l'existence des lesbiennes » prend tout son sens, puisque si ces deux catégories ne peuvent exister l'une sans l'autre, les lesbiennes, elles, n'existent que par et pour « les « femmes », il y aurait donc une faille à ce système conceptuel.

Durant les années 1980, plusieurs lesbiennes en Europe et au Québec nomment ce point de vue « lesbianisme radical ». Pour les lesbiennes radicales, l'hétérosexualité est un régime politique à renverser, nos analyses et stratégies puisent à même la pensée de Wittig. Et c'est à la lumière de cette pensée qu'il nous fallait revoir l'Histoire.

Lorsqu'on réfléchit l'Histoire à partir de ce point de vue, il est intéressant de constater que les premiers jalons d'une critique de l'hétérosexualité comme « institution politique » avaient déjà été posés au début des années 1970, notamment aux États-Unis, par certaines lesbiennes séparatistes³. Mais le lesbianisme séparatiste n'a pas approfondi cette analyse, il a plutôt développé, dans une visée essentialiste, des valeurs spécifiquement lesbiennes, lesquelles s'inscrivent surtout à l'intérieur de communautés lesbiennes. C'est oublier que « l'hétérosexualité ne peut passer que par la destruction ou la négation [...] du lesbianisme pour assurer son pouvoir politique⁴ ». Les communautés lesbiennes sont des stratégies nécessaires. Mais si on ne les contextualise pas dans l'ensemble d'un mouvement politique, elles prennent la signification d'un repli sur soi. Il s'agirait alors de créer une « nouvelle catégorie ». Or, seule l'abolition des catégories peut amener un changement véritable. C'est bien ce que la pensée de Monique Wittig nous a fait comprendre : on ne remplace pas « la femme » par « la lesbienne » mais on utilise notre position stratégique pour détruire le système hétérosexuel. « Nous [lesbiennes] sommes transfuges à notre classe de la même façon que les esclaves « marron » américains l'étaient [...] » (« On ne naît pas femme »). Cette autre phrase-clé donne une dimension politique au point de vue lesbien et il faut toujours la garder en tête lorsqu'on lit les textes de Wittig. En effet, Wittig situe les lesbiennes dans un continuum de résistance propre aux diverses formes historiques d'oppression, ce qui nous éloigne par exemple du concept de « continuum lesbien » tel qu'il a été proposé par Adrienne Rich dans les années 1980.

Pour Rich, l'hétérosexualité est 'quelque chose qui a dû être imposé, dirigé, organisé, répandu par la propagande et maintenu par la force⁵'. Ce texte pose l'hétérosexualité en tant qu'institution politique à l'intérieur du patriarcat. L'existence lesbienne est un acte de résistance à cette institution, mais « pour que ce contenu politique soit réalisé [...] sous une forme ultimement libératrice, il faut que le choix érotique soit approfondi et transformé en identification-aux-femmes consciente [...]⁶ ». À ce niveau, la conception du lesbianisme s'appuie sur le fait qu'il rejoint l'expérience féministe, comme l'exprime par exemple la maternité. Le concept de l'hétérosexualité amené par Rich se limite donc au même cadre d'analyse de la théorie féministe contemporaine, soit celui qui passe encore par le « point de vue des femmes ».

Le lesbianisme radical, quant à lui, place la dimension politique du lesbianisme dans le fait que les lesbiennes occupent une position spécifique à l'intérieur de la classe des femmes et qu'elles constituent par conséquent une faille à ce régime politique qu'est l'hétérosexualité. De toute évidence, le radicalisme en sortant forcément des sentiers battus exige un questionnement continu : « La conscience de l'oppression n'est pas seulement une réaction (une lutte) contre l'oppression. C'est une totale réévaluation conceptuelle du monde social » (« On ne naît pas femme »). J'ai connu

3 Charlotte Bunch, « Learning from Lesbian Separatism », MS, novembre 1976.

4 Ariane Brunet et Louise Turcotte, « Radicalisme et Séparatisme », *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. IV, n°4, mai 1986, p. 42.

5 Adrienne Rich, « La Contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, n°1, mars 1981, p. 31.

6 *Ibid.*, p. 41.

Monique Wittig au travers de groupes militants et son profond respect pour chaque individu, son profond mépris pour toute forme de pouvoir ont marqué à jamais ma conception du militantisme. Mais c'est aussi à travers sa pensée que j'ai compris la nécessité du va-et-vient entre le théorique et le politique. On ne peut concevoir de lutte politique sans cette constante dynamique, ce qui représente tout un défi pour nous militantes, parce qu'elle nous demande une vigilance de tous les instants, une réévaluation nécessaire de nos actions et prises de positions. On doit d'ailleurs interpréter la critique radicale du féminisme dans cette perspective.

« La transformation des rapports économiques ne suffit pas. Il nous faut opérer une transformation politique des concepts-clés, c'est-à-dire des concepts qui sont stratégiques pour nous » (« La Pensée Straight »). En passant outre le régime politique de l'hétérosexualité, le féminisme repose actuellement sur un aménagement dudit système plutôt que sur une volonté de l'abolir. Il en va de même, me semble-t-il, pour la notion de « *gender* » qui a connu ces dernières années une inflation galopante et dont l'utilisation camoufle plus souvent qu'autrement la réalité de l'oppression des femmes. De fait, ce « *gender* », tout en voulant rendre compte des rapports sociaux entre les hommes et les femmes, occulte ou amoindrit la notion de « classe de sexes », éliminant ainsi la dimension politique qui régit ces rapports.

C'est ce courant du « *gender* » (on l'oublie d'ailleurs trop facilement) qui a donné lieu dans les années 1990 à un autre courant, celui du « *transgender* » ou plus souvent nommé la « *théorie queer* ». Certes, on navigue ici entre des identités sexuelles qui refusent la concordance genre/sexe, soit en prônant la transgression symbolique (les transgenres), soit en prônant la transformation biologique (les transexuelles). Or, il me semble là aussi que ces déplacements identitaires ne font que consolider les catégories genre/sexe. On utilise en l'occurrence les mêmes paradigmes sans aller au-delà du système binaire qui les caractérise, mais suffit-il d'invertir les catégories pour les annuler ?

Car il y a une réflexion cruciale que l'on ne peut éviter dans les essais de Wittig : « un texte écrit par un écrivain minoritaire n'est efficace que s'il réussit à rendre universel le point de vue minoritaire ». C'est ce qui explique la grande efficacité des textes de Wittig. En revendiquant le point de vue lesbien comme universel elle bouscule toutes les conceptions auxquelles nous étions habitués. Car jusqu'ici les écrivains minoritaires devaient ajouter « l'universel » à leur point de vue s'ils voulaient atteindre l'intangible universalité du dominant. C'est pourquoi la culture gaie a quand même une certaine audience. Non seulement parce que les gais, malgré leur transgression, font partie de la classe dominante mais surtout parce qu'ils se sont toujours définis en tant que minoritaires. La pensée lesbienne de Wittig, elle, ne vise pas la transgression mais bien l'abolition et du genre et du sexe sur lesquels s'appuie la notion même d'universalité. « Les sexes (le genre), la Différence entre les sexes, l'homme, la femme, la race, le Noir, le Blanc, la nature sont au cœur de cet ensemble de paramètres. Et ils ont formé nos concepts, nos lois, nos institutions, notre histoire, nos cultures. » Examiner les paramètres sur lesquels se fonde la pensée universelle demande une réévaluation de tous les outils fondamentaux d'analyse, y compris la dialectique. Non pas pour l'évacuer, mais pour qu'elle devienne plus opérante.

Le travail de Wittig est ainsi la démonstration parfaite d'une connexion entre le théorique et le politique. On perçoit trop souvent ces deux données fondamentales dans des sphères séparées ; d'un côté il y a l'exercice de la pensée, de l'autre côté la pratique politique, les deux fonctionnant parallèlement, alors qu'ils devraient de fait s'entrecroiser. Or ce croisement entre théorie et politique est une condition incontournable à toute lutte militante, et c'est précisément ce qui rend la pensée de Wittig si dérangeante.

Nous sommes maintenant dans le XXI^e siècle. Depuis quelques années, les gai(e)s luttent pour la reconnaissance de leurs droits civils, notamment l'acceptation juridique de leur statut conjugal. Peut-on voir dans ces réformes un nouveau contrat social ? J'en doute fort. Cela reviendrait à dire que le régime politique de l'hétérosexualité représente le seul et unique mode de fonctionnement qui puisse assurer une cohésion sociale, pour peu qu'il soit assez inclusif. Tout se passe comme si l'idée

des rapports sociaux de sexe était devenue obsolète, parce qu'on participe de plain-pied à un régime politique qui opprime les femmes, on cautionne la pensée *stragihit*. On ne change pas le monde, on se l'aménage, et rien ne s'éloigne autant de ces idées révolutionnaires qui font de Wittig un des grands penseurs de notre temps.

Louise Turcotte,
membre du collectif fondateur d'*Amazones d'Hier, lesbiennes d'Aujourd'hui*.

Wittig La Politique

Partir ou laisser un endroit où l'on se sent en sécurité, à la maison – physiquement, émotionnellement, linguistiquement, épistémologiquement – pour un autre endroit inconnu et risqué qui est autre tant sur le plan émotionnel que conceptuel ; un lieu du discours où parler et penser sont au mieux timides, incertains, sans garantie aucune. Mais ce partir n'est pas un choix, on n'aurait pas pu vivre dans cet endroit en premier. En fait, les deux aspects du déplacement, personnel et conceptuel, sont douloureux. Ils sont soit la cause et/ou le résultat d'une douleur, souvent les deux, du risque et d'un enjeu payé au prix fort. Car ce dont il s'agit c'est d'une « théorie dans la chair », pour reprendre l'expression de Cherrie Moraga, d'une constante traversée de la frontière, d'une reconfiguration des frontières entre les corps et les discours, les identités et les communautés, raison pour laquelle, peut-être, ce sont essentiellement les féministes de couleur et les lesbiennes féministes qui ont pris ce risque⁷.

Teresa De Lauretis

Tucson, Arizona, 1999. Ici le vent se fait lames de rasoir qui viennent se ficher au fond du canyon. J'ai rendez-vous avec Manastabal⁸ dans un restaurant mexicain, non loin de l'université où enseigne Monique Wittig. Manastabal l'a accompagnée lorsqu'elle a quitté la France en 1976. Pour l'instant, on ne voit rien avec la poussière qui masque l'horizon du désert et l'entrée de la ville. Manastabal doit me donner un exemplaire du *Straight Mind*⁹. Je sais que bien avant sa parution en Amérique en 1992, ce recueil d'essais politiques et littéraires était devenu un classique de la réflexion lesbienne radicale tout en déclenchant une vague de commentaires chez les théoriciennes (post)fémnistes et/ou queers¹⁰. Manastabal m'a souvent mailé pour insister sur le fait que l'épaisseur politique de ces textes réside aussi dans leur circulation et leur profération initiale outre-Atlantique¹¹, en anglais ;

7 « Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness », *Feminist Studies*, vol. 16, n°1, 1990, notre traduction.

8 Manastabal et Wittig sont des figures de *Virgile, non*, Paris, Minuit, 1985.

9 *The Straight Mind & Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1992.

10 Diana Fuss, *Essentially Speaking*, New York, Routledge, 1998 ; Judith Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990 (*Trouble dans le genre*, trad. De Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005) ; Teresa De Lauretis, « Eccentric Subjects : Feminist Theory and Historical Consciousness », art. Cit. ; Linda Zerilli, « The Trojan Horse of Universalism », *Social Text*, no 25/26, 1991 ; Linda Zerilli, « Rememoration of War ? French Feminist Narrative and The Politics of Self-Representation », *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 3, n°1, 1991.

11 En 1978, Monique Wittig donne une conférence intitulée « La Pensée straight », qu'elle conclut par une phrase devenu célèbre : « Les lesbiennes ne sont pas des femmes ». Le texte paraîtra la même année dans *Question Féministes* puis dans *Feminist Issues* (New York, colloque « Le Deuxième Sexe, 30 ans après », 1979).

qu'elle est inséparable de leur translation entre la France et les États-Unis, de la délocalisation imposée dont témoigne la langue dans laquelle ils ont été écrits¹². Car d'une certaine manière ce texte a été rendu impossible en français. Je dois rencontrer Manastabal pour (le) traduire. À peine assis, Manastabal me prévient :

-Ne t'attends pas à trouver le texte original ou à penser que tu pourrais sous-titre celui-ci. Il n'y a pas d'original, tu traduis une traduction. Ce que vous appelez déjà la pensée *straight*¹³ a été écrit dans une langue étrangère à la langue française et à la langue *straight*. C'était la condition même de sa possibilité et la raison pour laquelle Wittig s'est échappée de France. C'est aussi pour ça que le texte a transité de Paris à Berkeley en passant par New York. Traduire la pensée *straight*... Mais c'est la pensée *straight*, la langue *straight* qui obligent les lesbiennes et bien d'autres à (se) traduire.

-Comment rendre *straight* alors ?

-*Straight*... Tu pourrais traduire par hétéronormatif. S'il est vrai que la norme hétérosexuelle est hégémonique, elle ne s'appuie pas que sur des pratiques sexuelles, loin de là, mais sur une pluralité de discours, sur les sciences dites humaines qui injectent les hétéronormes en matière de sexe, de genre, de filiation. Avec le *Straight Mind*, Wittig a engagé une épistémologie politique de la pensée *straight*, une critique des catégories, des savoirs et des rapports de pouvoir qui perpétuent la pensée *straight*... La pensée hétéro. Il fallait bien oser la nommer et la critiquer cette pensée invisible, non marquée pour faire plus naturelle. Wittig l'a fait. Et la définition politique de l'hétérosexualité qu'elle propose ne se conçoit pas sans une critique de l'hétérocentrisme.

Sur ces mots, Manastabal me demanda si je voulais une autre Margarita.

-Non merci, lui dis-je, après deux tequilas, je vois les chats grands comme des lynx.

-Mais ce n'est pas la tequila, à l'Ouest, les bobcats sont des chats sauvages imposants. Ici, il y en a deux qui suivent Wittig de loin en loin. On dirait qu'ils ont senti qu'elle préfère leur pelage, plus doux, plus odorant qu'en Europe. Ils vivent là-bas, au fond du canyon. Un jour pas trop lointain, il faudra bien trouver les mots pour décrire ce lieu, comme tant d'autres, sous peine de disparition brutale de tout ce que nous avons vu. Manastabal, qui n'était pas du genre à se perdre, reprit le fil de son discours :

-Je crois que c'est important de dire que Wittig ne s'est pas contentée de critiquer les catégories « homme », « femme » abusivement naturalisées et de les dégager de leur gangue ontologique pour en faire apparaître la dimension politique. Elle s'est attachée très précisément à décrire les mécanismes de production de la différence, de la pensée binaire et régulatrice (Même/Autre), les figures de la pensée hétéro : naturalisation, dé-historicisation, universalisation, biologisation. La catégorie de sexe est l'une des catégories-ressources principielles de la pensée hétéro mais ce n'est pas la seule. Je cite Wittig par cœur :

Les catégories dont il est question fonctionnent comme des concepts primitifs dans un conglomérat de toutes sortes de disciplines, théories, courants, idées que j'appellerai « la pensée *straight* » (en référence à la « pensée sauvage » de Lévi-Strauss). Il s'agit de « femme », « homme », « différence », et de toute la série de concepts qui se trouvent affectés par ce marquage, y compris

L'intervention de Monique Wittig s'appelle « On ne naît pas femme » (le texte paraîtra par la suite en France dans *Questions Féministes* puis aux États-Unis dans *Feminist Issues* en 1980). Lors de cette conférence, Hélène Cixous déclare que les femmes françaises qui aiment les femmes n'utilisent pas le mot « lesbienne » en France « parce qu'il a des connotations négatives ». « Quelle France ? C'est un scandale » s'exclame Wittig. Le public féministe américain prend conscience des profondes divergences qui existent entre les approches théoriques féministes françaises, entre les Féministes Révolutionnaires, qui regroupent depuis octobre 1970 les féministes matérialistes comme Christine Delphy et Monique Wittig et Psych & Po mené par Antoinette Fouque.

12 « La Catégorie de sexe », « A propos du contrat social », « Homo sum », « Le Cheval de Troie », « La Marque du genre » et « La Pensée straight » ont d'abord été écrits en anglais.

13 *Straight* : droit rectiligne, qui n'est pas homosexuel.

des concepts tels que « histoire », « culture », et « réel »¹⁴.

Tu vois, l'hétérocentrisme est partout : dans les catégories mentales, dans la psychanalyse, dans l'anthropologie structurale ou autre, et comme di Wittig « depuis que les mythes hétérosexuels se sont mis à circuler avec aisance d'un système formel à l'autre comme des valeurs sûres¹⁵ ». Dès 1980, Wittig contestait le privilège épistémologique et politique de ces « discours qui nous oppriment tout particulièrement nous, lesbiennes, féministes et hommes homosexuels et qui prennent pour acquis que ce qui fonde la société, toute société, c'est l'hétérosexualité, [...] ces discours nous nient toute possibilité de créer nos propres catégories, et qui nous empêchent de parler sinon dans leurs termes¹⁶. » Tu vois ce que ça veut dire, la montée au créneau des gardiens de l'ordre symbolique et de la différence sexuelle lors du vote du PACS en France... Lacan et Lévi-Strauss invoqués dans l'hémicycle...

-Je vois surtout que vous parlez très bien français.

-Je le lis aussi pas mal. Je n'ai pas de nation mais je sais m'emporter. C'est que j'attends depuis longtemps de lire le *Straight Mind* dans la langue de Proust. Ne serait-ce que parce que Wittig y propose, comme dans ses textes littéraires, des stratégies épistémologiques et des modes de subjectivation clairement articulées : le développement de la science de l'oppression du point de vue des opprimés, ce qu'elle appelle « la science des opprimés¹⁷ », la prise de conscience qui est prise de connaissance, la dés-identification et la dé-nomination d'avec la femme et le féminisme. Un jour, tu verras, on y ajoutera la traduction culturelle. Relis la description du chantier littéraire des *Guérillères*¹⁸ dans ce texte que je t'ai faxé¹⁹ l'autre jour. Fais face à la page de gauche alors que le manuscrit est encore en plein montage, la page où se développe le texte de Wittig et qui tance le déroulement de la pensée *straight* sur la page de droite où viennent se greffer l'histoire, Freud et les autres. Dans *Les Guérillères*, on passe d'un langage à l'autre à l'intérieur d'une même langue, d'une énonciation à une autre, d'une page à l'autre, d'un univers référentiel à un autre, on y shiftte, on y embraye, on y pourfend l'arbitraire du genre et la vieille culture, on resignifie, on re-traduit.

-Vous parlez l'anglais de Benveniste et sonnez par moments comme Barthes dans sa période sémioclaste et sémiopolitique.

)Wittig parle bien la politique. Ce qui ne fut jamais le cas de Barthes que la politique ennuyait. Wittig elle, n'a pas chômé. N'oublie pas que les analyses et les stratégies wittigiennes dont je te parle se sont déployées contre les séminaires mais aussi contre les ovulaires et les féminaires antiféministes de toutes sortes. La pensée *straight*, c'est aussi le féminisme *straight* des années 1980, tout féminisme hétérocentré qui cherche à imposer l'identification femme au détriment du point de vue lesbien et qui produit du corps et de la politique *straight*. Pourquoi des textes comme « La Pensée straight » et « On ne naît pas femme » figurent-ils dans tous les manuels d'études gaies et lesbiennes ? C'est qu'ils consacrent la rupture intellectuelle de la politique lesbienne d'avec la pensée hétérofémiste²⁰, tous courants confondus, des usurpatrices du MLF²¹ aux féministes

14 *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 62.

15 Ibid., p. 66.

16 Ibid., p. 60.

17 Ibid., p. 65.

18 *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969.

19 *La Pensée straight*, op. Cit., p. 113-120. Ce texte ne figure pas dans *The Straight Mind and Other Essays*, op cit.

20 Dès 1970, il existe des tensions entre les lesbiennes et les féministes. À chaque fois que les lesbiennes posent la question de l'invisibilité lesbienne et proposent de travailler sur autre chose que sur les questions féministes (le viol, les grossesses on désirées, le travail domestique, les relations hommes-femmes), elles sont mises en minorité par les « hétérofémistes ».

21 Avant que les médias ne le siglent MLF après l'action spectaculaire de l'Arc de triomphe en août 1970, où une dizaine de femmes, dont Monique Wittig, déposèrent une gerbe en l'honneur de la femme du soldat inconnu, c'est le terme « Mouvement » qui avait la faveur des féministes pour désigner le Mouvement de libération des femmes en France. Suffisamment englobante, cette auto-nomination devait permettre de résister à toute nomination venue de l'extérieur et éviter une appropriation restreinte et non représentative des multiples tendances féministes françaises.

révolutionnaires au placard.

Bien sûr que le constructivisme matérialiste radical de Wittig ne pouvait s'accommoder des illusions rétrospectives des « féministes de la différence » qui se sont manifestées par autant de fictions-célébrations du corps de la femme ou de l'utérus de la mère et de l'« écriture féminine²² ». Encore moins lorsqu'elles s'appuyaient sur le discours psychanalytique, s'ancraient dans le pré-oedipien ou le pré-symbolique de la sémiotique comme chez Kristeva. Tout le monde sait bien qu'elles ne faisaient que renforcer et réifier la féminité, quoi de subversif à cela... Ah, l'efficacité de ce *french feminism*²³ élitiste à dépolitiser le féminisme en France... Mais note bien que les hétéroféministes étaient loin de se confondre avec les « Psych & Po » et les féminismes essentialistes. Nombre d'entre elles, lesbiennes et féministes matérialistes, les féministes révolutionnaires comme on les appelait, n'ont pas osé ou ont carrément empêché la formulation ouverte d'une politique lesbienne²⁴. Comme si elles voulaient réduire le point de vue lesbien à une orientation sexuelle. Excellente raison ne penses-tu pas pour que Wittig acte la dé-nomination des questions féministes qui ne veulent pas des questions lesbiennes²⁵ et des lesbiennes qui ne sont pas des femmes.

-Hold on a sec ! Pour un peu, vous m'accuseriez de chercher le vagin pour trouver la femme ou pire encore « la lesbienne »... Je sais la violence de la coupure et qu'elle n'a pas pu se faire dans une langue maternelle qui n'existe pas d'ailleurs. Les féministes unilingues dominaient tellement qu'elles avaient fait du féminisme la théorie et la politique, et du lesbianisme seulement la pratique. Drôle de manière de confiner la question lesbienne à une question privée...

Je sais le prix de la dé-localisation, du déplacement et du voyage. J'ai lu cet article de Teresa de Lauretis²⁶ où elle analyse le poids de l'excentricité du sujet, en pensant à Wittig justement. *And last but not least*, j'ai trouvé dans une université de la côté Est la traduction exemplairement non simultanée de *Questions Féministes* : les numéros de *Feminist issues* qui ont commencé à paraître ici aux États-Unis en 1980, à l'initiative du *Feminist Forum* de Berkeley et qui sont la version féministe lesbienne non censurée de *Questions Féministes*²⁷. C'est là que transitèrent les textes de

Dans une interprétation anarcho-marxiste, le flou de la nomination correspondait à une stratégie de rupture avec les institutions et « le pouvoir ». le choc politique est donc d'autant plus violent à l'annonce du coup capitaliste de Psychanalyse et Politique qui confisque le sigle MLF en le déposant comme marque à l'Institut National de la Propriété Industrielle en 1979. On comprend aussi le puissant sentiment de trahison que ressentiront les lesbiennes un an plus tard avec la reprise à peine masquée de *Question Féministes* sous la forme *Nouvelles Questions Féministes* alors que le contrat d'édition conclu entre les membres de la rédaction de la revue féministe matérialiste stipulait que personne n'utiliserait le nom de la revue. L'histoire se répétait.

- 22 Publication en 1975 du *Rire de la Méduse* d'Hélène Cixous qui devient le manifeste du courant de l'écriture féminine. Pour en finir avec le phallogentrisme, celui-ci prône l'exploration du corps féminin par l'écriture en valorisant l'irréductibilité de la différence sexuelle biologique entre l'homme et la femme. La valeur subversive de cette démarche a très vite été contestée par les féministes matérialistes qui dénoncèrent le caractère essentialiste et biologisant d'une littérature célébrant les seins, l'utérus ou le vagin de la femme génitrice, mère ou amante, autrement dit le blason de la femme traditionnelle.
- 23 Cette dénomination fabriquée dans les milieux universitaires outre-Atlantique désigne la troïka Cixous-Kristeva-Irigaray et en a fait les représentantes officielles du féminisme français. Elle a grandement contribué à éluder la dimension politique de ce dernier et à invisibiliser le courant féministe matérialiste.
- 24 1980 : scission à l'intérieur de la rédaction de *Question Féministes* sur la question lesbienne qui met fin à la revue.
- 25 Avec l'article intitulé « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes », *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. 2, n° 201, juillet 1983.
- 26 « Eccentric Subjects : Feminist Theory and Historical Consciousness », art. Cit.
- 27 1977 : création de la revue *Questions Féministes* par cinq féministes radicales : Colette Capitan Peter, Christine Delphy, Emmanuelle de Lesseps, Nicole-Claude Mathieu et Monique Plaza. Simone de Beauvoir donne son nom comme rédactrice en chef de la revue. En 1980, le n° 7 de *Questions Féministes* de février inclut : « La Pensée straight » de Monique Wittig et « Hétérosexualité et féminisme » d'Emmanuelle de Lesseps. Ce numéro fait éclater le débat entre lesbiennes et féministes. Entre mars et juin, les réunions se succèdent entre les différentes factions du Mouvement pour discuter de la relation entre hétérosexualité et féminisme. Les lesbiennes politiques veulent fonder un mouvement politique basé sur le lesbianisme et affirmer leur vision du monde et leur rapport à l'hétérosexualité. Elles se verront accusées de diviser Le Mouvement voire de séparatisme. « On ne naît pas femme » de Monique Wittig paraît en mai dans le n° 8 de *Questions Féministes*. Au cours de l'été commence la parution aux États-Unis de

Wittig, en anglais dans le texte donc.

Mais je vois aussi le bénéfice de cette décontextualisation ou sa signification pour « la lesbienne ». Vous me dites, si je comprends bien, que le « bilinguisme » de Monique Wittig nous fait comprendre qu'« être » lesbienne, c'est toujours être exposée à traduire pour se faire entendre.

-On peut dire quelque chose comme ça. D'ailleurs, de ce point de vue, Wittig est proche des politiques féministes des années 1980 des femmes et des lesbiennes de couleur²⁸ ici, des chicanas²⁹ qui ont défait un féminisme qui les invitait à une sororité indifférenciée. Toutes délocalisées comme tu dis, dès qu'elles s'approchaient du centre, au point de comprendre et de faire comprendre que leur prise de parole politique ne se concevait pas sans une politique radicale de situation³⁰. Qu'il fallait repenser la transversale des différences, du sexe, du genre, de la classe et de la race. Qu'en tout cas, le féminisme, pas plus que le marxisme ne pouvait tout sacrifier à l'oppression de classe, ne pouvait se contenter de privilégier le critère du sexe ou du genre. Tu peux comprendre cette résistance à l'homogénéisation comme une grande opportunité postmoderne et postcoloniale mais je ne peux m'empêcher d'y reconnaître une délocalisation typique des lesbiennes, toujours placées entre féminisme et politique gaie et lesbienne, entre politique lesbienne et féminisme, entre marxisme et féminisme. Après Stonewall, à Paris comme à New York, les lesbiennes politiques ont fait partie des mouvements féministes mais aussi gais³¹, voire les ont initiés pour finalement devoir s'en extraire.

-Parlant des féministes, vous avez eu Friedan³², nous avons eu Beauvoir³³. C'est vrai que comme elles, la très grande majorité des féministes a refusé de voir le point de vue lesbien comme une réalité sociale et politique et a bloqué toute politique lesbienne. En France, au temps du MLF, on avait le droit d'être lesbienne féministe, l'ordre de la concaténation des termes dit bien ce qu'il veut dire, mais non lesbienne politique. En fait, Monique Wittig a permis de se défaire des appropriations et des constructions de « la lesbienne » par des féministes qui n'interrogeaient jamais au grand jamais leur position hétérosexuelle, comme si elle était exempte de justification... Mais qui pensaient encore très souvent faire œuvre de charité sexologique en concluant à l'inné de l'homosexualité féminine ou en entourant la question de prévention psychanalytique. Dans ses œuvres littéraires et politiques, Wittig propose une représentation des lesbiennes résolument alternative. Non médicale, non psychologique et encore moins psychanalytique et... sexuelle³⁴. Enfin...

-Je crois qu'elle fait autre chose encore. Tu sais, je lui suis particulièrement reconnaissante de

Feminist Issues, lancé par le Feminist Forum de Berkeley avec Monique Wittig comme conseiller à la rédaction. Le premier numéro inclut « The Straight Mind » et « The Point of View, Universal or Particular ». Il avait été décidé d'un commun accord que le n° 8 de *Questions Féministes* serait le dernier et poursuivrait le débat engagé sur l'hétérosexualité. Ce ne fut pas le cas. En octobre, le collectif de *Questions Féministes*, association de loi 1901, se dissout ainsi que la revue du même nom à cause des désaccords existant sur la relation entre lesbianisme, hétérosexualité et féminisme. 1981 : publication du premier numéro de *Nouvelles Questions Féministes*, toujours placé sous le patronage de Simone de Beauvoir à l'initiative d'une lesbienne féministe fondatrice de *Questions Féministes* qui en a chassé les lesbiennes politiques. Désormais, les lesbiennes politiques radicales, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Monique Plaza, Noëlle Bisseret et Monique Wittig publieront leurs textes aux États-Unis dans *Feminist Issues*.

28 1982 : parution du manifeste du *Combabee River Collective*, un groupe d'activistes noires lesbiennes féministes qui se mobilise contre l'oppression hétérosexuelle, raciale et économique.

29 1981 : parution de l'anthologie *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Colour*, dirigée par Cherrie Moraga et Gloria Anzaldúa.

30 1987 : parution de *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza* de Gloria Anzaldúa.

31 Ce sont des lesbiennes et des féministes qui ont impulsé le F.H.A.R. (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire).

32 1970 : Betty Friedan, féministe de la deuxième vague et auteur de *The Feminine Mystique* en 1965, est à l'origine de l'appellation *The Lavender Menace* pour décrire un mouvement lesbien naissant susceptible selon elle de compromettre l'agenda féministe.

33 Il suffit de relire le chapitre consacré à « la lesbienne » dans *Le Deuxième Sexe* et de constater l'engagement de Beauvoir auprès des féministes et des lesbiennes féministes matérialistes qui s'opposèrent à la politique lesbienne notamment lors de l'épisode de *Questions Féministes / Nouvelles Questions Féministes* pour se convaincre de la lesbophobie qui l'animait.

34 1973 : parution de *Le Corps lesbien*.

m'avoir acceptée pour guide à San Francisco lors de notre périple en 1976³⁵, moi qui portais des chemises et marchais les mains dans les poches de jean comme dans un film muet. Wittig a complètement renoncé au paradigme d'identification à la femme très en vogue chez les hétéroféministes et les lesbiennes féministes de l'époque. Même les radicales américaines n'ont pas osé dire que les lesbiennes n'étaient pas des femmes. Souviens-toi. Les radicales de *Lavender Menace*³⁶ divorcent des féministes de NOW³⁷. C'est le zap de mai 1970. à Vingt, elles occupent la scène, Rita Mae Brown en tête. Elles distribuent le tract³⁸ qu'elles ont potassée collectivement et qui deviendra l'un des manifestes historiques dans l'histoire de l'émancipation des lesbiennes : *The Woman Identified Woman*. Dix paragraphes en béton. Mais pas de sexe pour faire plus politique. Incroyable, la force de l'obligation à la séparation entre politique et sexe. Et elles ne renoncent pas à l'identification de femme³⁹... Rich⁴⁰ réagit aussi contre les féministes en esquissant une démarque identitaire lesbienne mais elle prône le continuum lesbien-féminin pour toutes les femmes. Il n'y a que Wittig pour ne plus prescrire l'identification à la femme et à laisser la porte ouverte aux lesbiennes barbues.

-Est-ce que tu es en train de dire que Wittig est indentitaire ?

-Wittig ne se dirait pas indentitaire, mais, en elle, en inscrit dans la formule en permanence, ironiquement et effectivement. Elle symbolise la critique de l'identité féministe totalisante et elle a cette attitude vis-à-vis de l'identité lesbienne qui lui permet de tirer parti ou de laisser tirer parti des ressources identitaires. Ce qu'on fait des milliers de lesbiennes en la lisant et en construisant des politiques (sexuelles) radicales. Wittig n'a pas seulement écrit *Le Corps lesbien*. Elle a, avec le même type d'ironie⁴¹ qui l'avait poussée à choisir ce titre « Le Corps lesbien », rendu possible la théorie lesbienne en écrivant *La Pensée straight*. L'ironie est une figure majeure de la politique de Wittig. Elle est ce qui la met en porte-à-faux productif par rapport à la question de l'identité lesbienne. Ses effets sont de l'ordre de la resignification : écoute bien les titres, *Le Corps lesbien*, *Pensée straight* en toutes lettres. On connaissait la chanson, on ânonnait le karaoké de l'hétérosexualité... Wittig a changé les paroles et ajoutés celles qui se cachaient. Ça ne m'étonne pas du tout qu'elle soit un texte relais dans la critique poststructurale de l'identité sexuelle.

Dans les faits, elle a ouvert un espace identitaire lesbien en faisant de la lesbienne ce site de dénomination et de dés-identification radical dont je te parlais tout à l'heure, un geste identitaire paradoxal, qui peut être utile pour bien des politiques identitaires et que l'on aurait tort de comprendre comme une simple réaction par rapport au contexte féministe lesbophobe des années 1980. Évidemment, ça a aidé. Elle a rompu le silence hétéroféministe sur les lesbiennes, mais elle a aussi mis le féminisme et son identité fermée en crise. Le féminisme des droits, le féminisme de la seconde vague, comme on dit chez nous, celui des années 1970, le féminisme français devenu dominant au début des années 1980 qui privilégiait largement le point de vue de la classe moyenne blanche hétérosexuelle. Non seulement les lesbiennes ne sont pas des femmes mais ce n'est pas un hasard si Wittig les renomme « maronnes⁴² » dans une autre langue que celle de la femme blanche française.

35 Dans *Virgile, non*, op. Cit.

36 *Lavender Menace* est le premier groupe post-Stonewall à se concentrer sur les questions lesbiennes.

37 National Organisation for Women. « Le simple mot « lesbienne » peut déclencher une crise cardiaque collective dans le comité exécutif » dira Rita Mae Brown. Dans sa lettre de démission de NOW, elle reproche aux responsables leur lesbophobie, leur sexisme, leur racisme et leurs préjugés de classe.

38 « Take a lesbian to lunch » ; « Superdyke loves you » ; « Women's liberation is a lesbian plot » ; « We are your worst nightmare, your best fantasy » sont quelques-uns des slogans qui figurent sur le tract.

39 Le texte est déssexualisant en ce sens que le critère politique discriminant n'y est pas la pratique sexuelle. Il est axé monogène : la femme comme la lesbienne se construit en opposition au mâle et au mâle potentiel qui est en nous.

40 Adrienne Rich : « La Contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, n°1, mars 1981.

41 1999 : Monique Wittig dans *Libération* : « *Quand j'ai trouvé le titre Corps lesbien, l'association de ces deux mots m'a fait rire, c'était absurdement sarcastique.* »

42 Mot créole : altération de l'hispano-américain *cimarron* qui signifie « esclave fugitif ».

Wittig et les lesbiennes radicales ont demandé au féminisme français de passer par sa phase réflexive et critique pour constater que la promotion de La Femme comme catégorie émancipatrice qui produit de l'identique et comme seul sujet de la politique sexuelle a des effets coercitifs et normatifs. Elle ne réagit pas seulement contre l'instrumentalisation politique de « la lesbienne » par le féminisme, elle demande des comptes et de nouveaux concepts à un féminisme abusivement unitaire dans ses fondements et dans ses objectifs. Le féminisme qui prône un type de différence soit essentialiste, soit strictement articulé en termes de genre par opposition à l'homme et au patriarcat et non par rapport aux hommes et aux femmes, c'est-à-dire par rapport à l'hétérosexualité. On ne répétera jamais assez que ce type de valorisation de la différence aboutit à négliger les différences d'identité sexuelle mais aussi de classe et de race entre les femmes et qu'elle ne saurait être que réformatrice. Wittig est postféministe dans sa dénonciation vigoureuse des effets conservateurs du féminisme dont elle va jusqu'à remettre en cause la cohérence et la pertinence de la dé-nomination : « féminisme mot gênant non pas à cause des suffragettes (non) mais à cause de la femme autour duquel il est bâti⁴³. »

Manastabal reprit son souffle. Sa chemise soudainement gonflée lui claquait autour du torse et des bras. Drapeau pour le serveur ? Il s'approchait de notre table comme pour nous apporter l'addition et nous lança :

-*Tortilleras !*

-Oui, des tortillas pour les deux gouines, merci, répliqua Manastabal. Et, voyant que je n'avais pas compris :

-Ça recommence. Quand je voyageais avec Wittig, ça nous arrivait tout le temps. Ils croyaient nous atteindre ou nous faire rentrer à la maison en nous traitant de « sales gouines » ou en nous disant que nous n'étions pas des femmes. Une injure pour eux... Avec Wittig, c'est devenu un compliment et un programme politique : non seulement nous ne sommes pas des femmes mais nous n'avons pas à le devenir. Allez viens, on s'en va ailleurs. N'oublie pas ton exemplaire du *Straight Mind*.

Marie-Hélène Bourcier, New York, janvier 2001.

43 « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes », *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, n° 1, 1983.